

Québédien, ou l'art de choisir sa patrie

Romane Lamoureux-Brochu

J'ai rencontré Pierre Gagnon lors d'une visite à Caraquet, alors que j'explorais les différents commerces de la rue principale. Une jolie friperie, située à quelques pas du bord de l'eau, avait piqué ma curiosité. Après mon petit tour de la place, je suis gentiment accueilli par cet homme derrière le comptoir. Il m'explique que la propriétaire doit s'absenter régulièrement pour aller dénicher de nouveaux trésors, et que durant ce temps, il la remplace. C'est ainsi que je fais la connaissance de M. Gagnon. En conversant davantage, je me rends compte avoir déjà entendu parler de lui, à la vieille école de Miscou. Par coïncidence, un de mes collègues l'avait rencontré deux jours plus tôt, au Festival des arts visuels en Acadie, évènement qui se déroule à Caraquet chaque année. J'avais alors été marqué par son histoire intrigante et atypique.

Pierre Gagnon, tout comme moi, est un Montréalais, born and raised. Élevé dans une famille où règnent alcoolisme et dépression, et rejeté de celle-ci beaucoup trop jeune, il a été rapidement exposé à une réalité sans pitié. Puis il y a eu une suite de mauvaises influences et de mauvaises décisions, l'emportant dans un quotidien régi par la criminalité. La première fois qu'il est venu s'installer dans la Péninsule acadienne, il était encore jeune et c'était contre son gré. Une fois indépendant, il est retourné vivre dans la grande ville, à Montréal, pour finir par retrouver ce monde peu fréquentable. Après avoir finalement eu des ennuis avec la justice, Pierre Gagnon décide enfin de prendre son destin en main, et de changer de décor pour de bon. Par volonté de se rapprocher de membres de sa famille, il revient sur le territoire de la Péninsule acadienne, où il réside maintenant depuis plusieurs années, se proclamant « Québédien ». Son histoire est entièrement

racontée dans un livre autobiographique qu'il a publié. Maintenant retraité, Pierre Gagnon gagne sa vie grâce à une pension de vieillesse, tout en aidant de temps à autre son amie dans la gestion de sa boutique. Toutefois, il est avant tout un artiste, pratiquant plusieurs formes d'art, dont la peinture et la photographie.

Extraits de l'entrevue

Savoir-faire, sans savoir quoi faire

Romane : Qu'est-ce que tu fais actuellement ?

Pierre : Actuellement, je suis à la retraite. Et depuis quelques années, je viens aider Micheline. Elle avait des gens qui venaient l'aider ici, des personnes qui étaient handicapées mentalement. C'était un projet qu'elle avait eu. Mais elle avait besoin de quelqu'un qui était plus stable au niveau du magasin, quelqu'un qui était capable d'avoir de l'entregent avec la clientèle, faire la caisse. Moi, je suis arrivé sur les entrefaites et vu que je la connais déjà, car je réparais ses ordinateurs, elle me l'a offert. « Hey ça te tente-tu ? » Ok ! Depuis ce temps-là, j'ai pris la relève. Je reste à dix minutes d'ici, elle m'appelle et je m'en viens.

P : J'ai plusieurs diplômes, parce que j'ai roulé ma bosse pas mal. Dans les arts, j'ai enseigné le vitrail. J'ai été journaliste, je fais encore de la technique en informatique... Dans les arts, j'ai toujours fait de la création en musique. J'ai fait plusieurs expositions de peinture et de photos. En fin de semaine, j'étais à la FAVA (Festival des arts visuels en Acadie). Mais je n'ai jamais réussi à décider ce que je voulais faire. J'ai laissé les choses aller.

Je me compare avec mes oncles, car mes oncles ont travaillé pour des compagnies toute leur vie, et ils ont pris leur retraite. Tu ne peux plus faire ça aujourd'hui. Tu rentres dans une compagnie, dans deux ans, elle peut, être fermée. J'ai suivi le courant et j'ai été chanceux, parce que j'ai eu la chance de toucher à des domaines que je n'aurai pas pu si j'étais resté dans la même compagnie pendant longtemps.

P : Dans la Péninsule acadienne, une grosse partie de la population n'a pas d'éducation, mais ils sont habiles de leurs mains. Ça fait des mécaniciens, ça fait des plombiers, ils sont extrêmement compétents, mais l'école pour eux autres, ça ne veut absolument rien dire. Et je les comprends.

R : Tu travailles le bois ?

P : Je fais des expositions avec des lampes en bois de plage, des chandeliers en bois de plage, des masques que j'avais fait en bois de plage...

S : Donc tu t'approvisionnes ici ?

P : Oui. Probablement que demain, je ne travaille pas, je vais aller sur une plage quelque part et ramasser des roches et des coquillages, parce qu'il va m'en manquer. Moi, j'appelle ça mes petits trésors des côtes de la Péninsule acadienne.

P : Quand je prends quelque chose pour créer, je suis tellement inspiré. La peinture, en dix-huit mois, j'avais fait 290 pièces, ce qui est beaucoup. Avant de commencer à garder des pièces que j'aimais, je devais me pratiquer. Pour moi, qui est sur la pension, ça me demandait quand même un investissement. Et des fois, je n'avais pas de nourriture. Mais je voulais créer. C'est à ce point-là des fois. C'est là que les amis sont importants. Ces gens-là, qui sont mes amis, ils savent que je ne profite pas de personne, que je ne parlerai

pas toujours pour dire ce dont j'ai besoin. Mais si je dépense 500 \$ pour acheter de la peinture, sur mon chèque de pension, c'est une grosse partie qui irait habituellement pour la nourriture.

R : Est-ce que tu te sens inspiré ici ?

P : Oh oui, écoutes, tu as la forêt, tu as la mer. Chez moi, le soir, je peux voir les étoiles. Ma chambre donne au nord-ouest. L'hiver, quand je vais sur la véranda, le soleil passe là, et je fais de belles photos. Et quand je me couche sur mon lit, je vois la Grande Ourse par la fenêtre. Soupir. On dirait que... ça m'apaise. Si j'ai eu une journée plus ou moins bonne, le soir, je me couche et je regarde les étoiles. Et tout est beau. Ça me ramène à ce que l'on doit être vraiment. Être proche de la nature, c'est ça que j'aime d'où est-ce que je suis. Et ce qui est le fun de vivre dans des places comme ici, c'est que tu n'as pas loin à faire pour voir les étoiles. Tu vas sur le bord de la plage, et moindrement qu'il n'y a pas de lumière, tu as un beau ciel. Ça m'apaise, ça me rassure. C'est quelque chose que j'aime beaucoup. J'ai toujours aimé les étoiles, regarder le ciel. J'espère toujours voir des soucoupes volantes. (rire) Quand je me promène dans le bois, j'espère voir le yéti, ou l'abominable homme des neiges. À date, je n'ai pas vu ça. (rire) Mais les étoiles, il faut que je les voie. À Montréal, je ne les voyais pas. C'est triste, ça me manquait.

Ses amies, les Acadiens et Acadiennes

R : Qu'est-ce que c'est pour toi un « Québécois » ?

P : Je viens du Québec, mais je vis en Acadie. Et ça fait tellement longtemps que je suis en Acadie. Mais je reste fondamentalement québécois, donc je suis devenu Québécois. Québécois de naissance, Acadien d'adoption, plus ou moins.

Malgré que les Acadiens, je ne leur ai pas laissé le choix de m'adopter. J'ai dit à l'Acadie « prenez-moi! ». C'est pour cela que j'utilise ce terme. Pour me décrire, je suis un Québécois. J'ai encore la mentalité du Québec. Je n'ai pas nécessairement le parler acadien non plus, même si ça fait plusieurs années que je vis ici. Mais ça m'a permis de faire de la radio.

R : Et en arrivant ici [dans la Péninsule acadienne], qu'as-tu fait?

P : En arrivant ici, j'ai travaillé comme livreur de sous-marins. (Rire) On faisait des sous-marins le matin, et j'allais les livrer dans les dépanneurs de la Péninsule acadienne, donc j'ai un peu appris la Péninsule acadienne en faisant la livraison des sous-marins.

[...]

P : Mes amis me font tellement confiance. Où est-ce que je reste présentement, c'est un ami qui me loue une maison qui aimerait vendre un moment donné, mais il m'a appelé et m'a dit « hey Pierre, ça te tente-tu de t'en venir? ». Je suis sur le bord de l'eau, je ne peux pas me plaindre. John et Micheline [propriétaires de la friperie], ce sont des amis. Eux-autres, c'est du monde qui aide, qui aime aider. Le fait que j'ai pris une autre route dans ma vie fait en sorte que j'ai pu développer des amitiés qui sont sincères et profondes.

P : Les Acadiens, je les aime beaucoup, ce sont de bonnes personnes. Juste une chose, les Acadiens passent souvent par la porte d'en arrière pour dire des choses qui se disent par la porte d'en avant. Moi, mon caractère, c'est la porte d'en avant direct. On ne niaise pas pendant quatre-vingt-dix jours avec ça. C'est réglé, c'est fini. Si tu passes par la porte d'en arrière, avec les courants d'air, ça peut être ouvert longtemps. Et c'est

une différence [entre les Acadiens et moi]. Mais les Acadiens sont très accueillants. C'est du bon monde.

R : Il faut une voiture pour habiter ici, j'imagine?

P : Oui, ici, tu n'as pas de service. En fait, il y a un service de transport en commun qui fait une partie de la Péninsule acadienne, mais c'est commandité par le CSR (Commission de services régionaux). Pendant un bout de temps, je sais que ça ne coûtait rien [à l'époque]. Il s'arrête à certains endroits, il t'amène d'un endroit à l'autre, à certaines heures définies. On aimerait avoir un service de transport en commun dans la Péninsule, pour les personnes âgées qui restent dans des résidences et qui n'ont pas de véhicule. Ils n'ont pas de famille et ils aimerait ça, aller magasiner. Qu'est-ce que tu fais avec ces gens-là? À Montréal, tu prends l'autobus et tu y vas. Ici, tu ne peux pas faire ça. Donc, c'est sûr que ça prend un véhicule.

P : Ça serait important de développer ça. Ils en parlent. Mais c'est toujours une question d'argent. Évidemment, si on veut faire de quoi, ça prend l'implication du gouvernement. Moi, je disais : « arrêtez de demander au gouvernement! Trouvez des moyens de vous dépanner. » Le gouvernement ne peut pas tout faire. C'est bien beau de dire que le gouvernement va nous aider, mais, si le gouvernement aide tout le monde, il n'y aura plus d'argent.

L'avenir qu'il ne verra pas (heureusement)

R : Es-tu inquiet pour l'avenir de la communauté de la Péninsule acadienne?

P : Je pense que les Acadiens vont survivre, car ils ont vécu la Déportation. Je suis content de savoir qu'il y a des choses que je ne verrai pas. La planète

a actuellement une grosse grippe. Comment se fait-il que depuis si longtemps, on parle de réchauffement climatique, mais il y a très peu de moyens mis de l'avant par notre gouvernement, qui est au courant. Là, on est pris avec un problème que les enfants de demain vont être pris avec aussi. L'héritage qu'on leur laisse, ce n'est pas un bel héritage. Ils vont peut-être survivre, tant mieux s'ils survivent, mais est-ce qu'on leur laisse le maximum de potentiel qu'ils pourraient avoir? Non. Quand tu regardes les choix du gouvernement qu'on a, c'est pas fort. Que ce soit au Québec, ou ici, ou au Canada. C'est de valeur, car on mérite mieux que ça. On nous demande de voter, car c'est le gouvernement élu qui prend soin de nous autres. Mais il ne le fait pas. Donc, pour l'avenir, j'ai beaucoup de doutes. J'espère qu'il va y avoir un consensus à un moment donné.

P : On est menés par des gens actuellement qui ont le pouvoir, et qui veulent garder le pouvoir. Le véhicule à essence, comment ça se fait qu'on ne soit pas passé à autre chose, avec toute la technologie qu'on a? J'ai peur pour l'avenir, si ça reste comme ça, on est faits. Mais heureusement, je ne verrai pas ça, peut-être.

R : Y a-t-il un potentiel d'autosuffisance ici?

P : Si les gens se mettaient ensemble, le potentiel est énorme. Il faudrait faire des jardins communautaires, faire des choses pour que tout le monde ait à manger. S'il y avait un partage, s'il y avait un sincère désir d'améliorer la situation... Mais il y aura toujours du monde qui sera contre, c'est dur d'avoir un consensus partout... et d'établir quelque chose qui serait durable à long terme. Surtout parce que nous sommes rendus individualistes. On aime beaucoup se regarder le nombril. On se trouve bien beau et bien fin.

Je réitère la question.

P : Je pense que, généralement sur la planète, ça ne va pas bien. Dans le temps du « *flower power* », on restait sur des terres et c'était un peu des communes. On avait ce désir, le « *Peace and Love* », et on faisait des jardins. C'était biologique et tout. Ça a duré un certain temps. Un moment donné, il y a d'autres choses qui ont pris le relais. Mais moi, j'ai vécu ça cette période-là.

R : Est-ce que tu vois de l'inquiétude à propos des enjeux environnementaux?

P : Oui, je la vois. Est-ce que c'est bien compris? Pas sûr. Si les eaux montent, Maisonneuve est une presqu'île, donc Maisonneuve n'existera plus. Le Bas-Caraquet risque d'être inondé. Il n'y a pas beaucoup de montagnes dans la Péninsule acadienne. On est proche du niveau de la mer. S'il faut que ça monte... ça crée un problème parce qu'il y a des endroits où les maisons commencent à s'en aller sur le bord de la côte. Mais encore là! Ça fait longtemps qu'on en parle. Et les gens se fient sur le gouvernement pour les aider à déménager leur maison. Mais si ça fait cinquante ans qu'on te dit que ta maison va tomber à l'eau, qu'est-ce que tu attends? (rire) C'est bien beau, responsabiliser le gouvernement, mais toi, qu'est-ce que tu fais? Le gouvernement n'est pas le Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit!

R : Pourquoi as-tu décidé de rester ici?

P : J'avais besoin d'un endroit qui avait la mer et la forêt. J'avais besoin de me retrouver dans un endroit que je connaissais un peu déjà. Je ne voulais pas aller là où je ne connaissais personne. Ça aurait encore été un éternel recommencement et une adaptation sans fin... malgré que j'aurais pu le faire. Je m'adapte très bien.

Cet entretien avec Pierre Gagnon m'a beaucoup fait réfléchir sur la question identitaire d'une personne, surtout par rapport à l'importance de l'inclusion et de la collectivité au sein de la communauté d'une potentielle biorégion. Son mouvement vers la côte lui a permis de développer des amitiés fortes. Il s'est entouré de gens qui lui offrent un support, et à qui il redonne en retour. À mon avis, ce sont des signes positifs pour un avenir visant la subsistance et le partage. Il m'a aussi beaucoup appris sur la mentalité acadienne. Le peuple acadien est, en règle générale, bienveillant et accueillant. L'entraide est au cœur des interactions de Pierre et des habitants qu'il côtoie. Certes, sa perception est celle d'un étranger devenu ami, et c'en est une parmi tant d'autres. Cependant, sa vision en tant que Québécois en révèle beaucoup, grâce à l'observation de valeurs et de pratiques qui diffèrent des siennes. Finalement, Pierre mentionne également l'importance de la proximité avec la nature, afin d'être heureux. C'est un sentiment que j'estime être partagé par beaucoup de personnes de sa communauté. Cet amour pour leurs paysages demeure un levier primordial pour convaincre la population de changer leur mode de vie, dans le but de protéger la beauté de ceux-ci.

D'un autre côté, j'ai eu aussi quelques informations sur des enjeux qui pourraient être des freins à un projet biorégional. Premièrement, j'ai compris qu'il y a une insatisfaction d'une partie de la communauté envers le gouvernement, mais très peu de mobilisation citoyenne pour passer à l'action. De plus, malgré des signes flagrants de dégradation du territoire, une fraction peut-être importante de la population n'en comprend pas bien la cause. Les enjeux environnementaux actuels ne sont donc pas assimilés par tous, même si les résidents des villes côtières sont les premiers à voir les impacts concrets (montée des eaux,

érosions des sols, etc.). Il faut cependant garder en tête que ces informations ne m'ont pas été divulguées par des experts, mais par un citoyen, qui tire des conclusions de ses observations quotidiennes et de son propre vécu. À mon avis, elles doivent tout de même être considérées avec attention, surtout dans l'objectif d'estimer le niveau de préparation d'un peuple pour participer à un projet d'aussi grande envergure que la biorégion.